



La visée en psychanalyse

Sotie à propos du livre de Doï Takeo, *le Jeu de l'indulgence* (Ed. l'Asiathèque, 1988) prononcée au colloque Dimpsy du 3 et 4 novembre 2015 :

"Se positionner ou viser à agir en psychanalyste"

(Institut de théologie protestante de Paris)

"Une pomme par jour éloigne le médecin...si on vise bien."

Winston Churchill

Je ne connais pas la langue japonaise.

Viser est le fréquentatif de Voir. Fréquentatif où justement il s'agit de ne voir si souvent, si fréquemment, en juste clignant des paupières, en juste abolissant l'ouvert, le paysage du monde, que pour s'emparer d'une cible, d'une proie, d'un point qu'on pourra tuer en l'atteignant. Que vise le psychanalyste ? Est-il parfois comme un tireur à l'arc<sup>1</sup> (dont le plus aiguisé dit une tradition japonaise

<sup>1</sup> Ce serait une tout autre étude que celle de la place du Taoïsme telle que François Roustang a pu la proposer en France sous le nom d'hypnose. Le livre du philosophe allemand Eugen Herrigel, *l'Art chevaleresque du tir à l'arc*, malgré la personnalité politiquement controversée de son auteur, est un manuel de taoïsme. Il me fut pour ma propre survie psychique très utile. Le jour où le docteur Bernard Tauber me le fit découvrir fut un jour de guérison pour moi. On y apprend que pour bien viser il faut être. Le maître du philosophe allemand dans le noir envoya une seconde flèche en plein cœur de la première qui avait atteint la cible. Herrigel lâcha prise.

fut un aveugle qui ne tirait plus), est-il juste un observateur privilégié ? Est-il là juste toujours anachroniquement pour ne rien viser du tout, pour démodéliser la vie, pour la mobiliser justement autrement ? (Au sens où peut-être la mère du petit Hans a pu finir par être mobilisée dans la cure de son fils). Vise-t-il quand même quelque chose comme la guérison, ou l'adaptation d'un sujet à un certain état des faits, le monde ? Ou vise-t-il juste à *l'intelligere*<sup>2</sup> spinoziste ? Ce qui revient à viser peut-être dans le noir. Le non-viser. Le *wou wei*, comme dit Zhuang Zi, sous l'égide confucéenne : *même subalternes, tous les arts et les places sont respectables. Mais à trop vouloir y chercher, on s'y enferme. L'honnête homme n'aura pas de métier.*"<sup>3</sup> L'analyste, qui peut avoir du métier, est-il un homme sans métier ? Est-ce que ce travail de psychanalyste que je fais, je le fais, mû par une certaine horreur du métier, abominable par nature, comme dit le Baudelaire de *Mon cœur mis à nu*. C'en est aussi pourtant un.

#### 1/ Avis aux Japonais

Dans un petit texte assez fameux<sup>4</sup> et provocateur, on peut le penser, Lacan déclara que les Japonais ne pouvaient en somme être analysés, qu'ils n'en auraient aucun usage, que c'est la langue, qui le leur interdisait, plus exactement que "les Japonais ne s'interrogeaient par sur leur discours", et se virent conseiller, sans doute pour éviter un supplice inutile, de refermer le livre hypothétique de Lacan. Les Japonais traduiraient, traduiraient sans cesse.

C'est Doï Takeo qui est sans doute visé dans la phrase :

*Que peut dès lors leur faire le fait de mes difficultés avec un discours des psychanalystes auquel personne d'entre eux que j'aie rencontré ne s'est jamais intéressé. Sinon au titre de l'ethnologie de la peuplade américaine, où ça n'apparaît que comme détail.*

Le texte évoque le prix(s)<sup>5</sup> Nobel Kawabata sans qu'il soit nommé. Le style est brandi contre le stylo, au nom d'une certaine histoire. Le texte ne s'entend que dans le sillage des réflexions du philosophe d'origine russe Alexandre Kojève<sup>6</sup> (qui fonda en France le GATT (le *General Agreement on Tariffs and Trade* (GATT, en français : Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce, AGETAC qui fut signé le 30 octobre 1947) qui concluent *l'introduction à la lecture de Hegel* qui eut

<sup>2</sup> "Non ridere, non lugere, non detestari, sed intelligere". *Traité théologico-politique*, Introduction, 4ème paragraphe.

<sup>3</sup> *Entretiens de Confucius*, 19:4.

<sup>4</sup> Jacques Lacan, *Autres Ecrits*, avis aux lecteurs Japonais, daté du 27 janvier 1972, Le Seuil, Paris, p. 497 et suivantes.

<sup>5</sup> Lacan a ce jeu de mots.

<sup>6</sup> Kojève que Lacan juge l'homme le plus libre qu'il ait connu. Sa fonction d'espion soviétique est avérée.

tant d'influence en France. L'histoire est finie, la politesse japonaise reste en somme, après le passage du train des moments de l'Esprit. Les Japonais quant à eux n'ont pas besoin d'être psychanalysés, car chez eux tout le discours serait dans la dimension du mot d'esprit. Louer est aussi un moyen de blâmer ou d'annuler. À Barthes revint l'insignifiant mais forcément ravissant *Empire des signes*. Lacan justifie sa volonté de ne pas être traduit au Japon, d'une part par l'idée que seule la science de l'entendement pourrait dire quelque chose, et que l'entendement dit du tableau noir ne dit justement rien, d'autre part qu'il veut laisser de lui, en conseillant au public japonais hypothétique de fermer son livre, un "souvenir indulgent" (sic).

Le style est promu presque comme une quasi visée en-soi, une poussée à l'idiomatique. On peut tout au contraire éprouver le style comme le respect d'un standard au sens du jazz, laissant sourdre de l'insu, l'auteur s'effaçant.

Le ton de l'article, à quelque exposant d'ironie qu'on le mette, me semble assez désagréable : je n'accepte pas que le lien japonais fondateur puisse être présenté d'abord et presque uniquement comme celui du snobisme, du *sine nobilitate*. La *Soif d'amour* de Mishima est un roman qui me semble dire tout le contraire.

## 2/ Traduire

Je veux ici expliciter une certaine conception de visée possible en m'appuyant sur le profond texte de Doï Takeo, *le Jeu de l'indulgence*<sup>7</sup>, que préfaça avec esprit Yves Pelicier. Cette visée, je l'appelle traduire. L'autre, qu'il existe ou pas, c'est d'abord l'autre langue au sens où Michel Foucault<sup>8</sup> appela la littérature la grande étrangère, le grand autre. La phrase de Goethe si magistrale : *on ne peut connaître sa propre langue que si on en connaît une autre*, cette phrase si *Aufklärung*, place le trouble dans la visée du langage lui-même: non nommer quelque chose, ce qui est impossible peut-être, le langage étant comme toujours jeu de langage, mais en charge d'emblée de l'autre langue. Viser cette étrave, et sa trace, ce fut le geste aveugle d'une certaine façon de Jacques Derrida. Il faut s'extraire des pirouettes verbales du *Cratyle*, d'emblée donc, la langue est intérieure et extérieure. Même la langue japonaise donc dans son organisation particulière, dans le mystère qui est supposé l'entourer,

<sup>7</sup> Doï Takeo, *Le Jeu de l'indulgence, Étude de psychologie fondée sur le concept japonais d'amae* (traduit jeu japonais par Dale Saunders), éd. l'Asiathèque, Paris, 1988.

<sup>8</sup> Le philosophe varia dans sa conception, mais la folie Roussel fut son point de capiton, le point de croisement de la "ligne des Livres" et de l'Espace littéraire", là où la morphologie clignote si on peut dire et bifurque presque de façon quantique, imprévisiblement, selon juste la question qu'on lui pose.

n'échappe pas à la possibilité pour un certain autre d'y être logé. Alors viser devient impossible, sinon dans le traduire, lui-même juste l'effort de faire entendre le signe (au sens où Kant parle dans la *Critique de la faculté de juger* de "signe d'enthousiasme"<sup>9</sup>) qu'il y a deux langues. Et la visée de l'analyste s'en déduirait : faire entendre à l'analysant qu'il y a un écart des langues, que rien d'autre n'est à savoir que de jouer avec cet écart, ce mot écart/trace.

### 3/ *Amae*

*Amae*, concept-clef selon Doï de la psychologie japonaise, signifie quelque chose comme indulgence. Est-ce du reste une certaine indulgence que vise aussi l'analyste. Les indulgences étaient utilisées par le système d'absolution catholique et les plus riches, en payant, pouvaient se sentir pardonnés. Ce fut comme on sait l'origine de la Réforme qui sépara l'Europe en deux. L'analysant paie-t-il (aussi) pour une certaine forme d'indulgence sans indulgence, l'analyste n'ayant aucun pouvoir dans l'ordre objectif judiciaire du pardon ? Il écoute, n'a pas pour métier de comprendre, mais d'entendre.

L'idée de Doï est d'abord le geste de refuser - insurrection primordiale - que des mots allemands puissent nommer l'affection d'un peuple qui ne parlait pas allemand. S'appuyant sur Cassirer et sur Kubie (théorie du "processus symbolique"), il observe le cercle qui fait que la psychologie crée un langage qui crée une psychologie. Il y a au cœur de la civilisation japonaise non le snobisme, mais peut-être, ce qu'il appelle *amae*.

Ma visée n'est pas de redoubler le texte devenu classique de Doï Takeo. Je vise le geste du traduire comme art de vivre et comme pratique de l'analyse.

Quant à l'*amae*, c'est ce mot japonais qui vient nommer, esquisser, estamper un lien fondamental, comme en amont ou à la source de la pulsion sexuelle. Doï ne se satisfait pas de l'observation freudienne qu'il existe quelque chose comme un "choix objectal primaire de l'enfant" (dans les *Contributions à la psychologie de la vie amoureuse*<sup>10</sup>) comme fait pour être aussitôt oublié au profit de l'émergence de la question du narcissisme. Le mot de nervosisme (*shinkeishitsu*) proposé par le docteur Morita convient mieux pour définir cette passivité amoureuse. Il y a en amont une acceptation, un besoin d'indulgence radical, une soif d'amour. Qu'on l'appelle homosexualité latente (concept qui avec les changements dans le monde apportés par la théorie queer est sans doute dépassé), ou identification, cela revient au même. Il y a une dépendance et une attente, une expectation d'indulgence, comme écrivait Yves Pelicier, on est suspendu à ... (*amai* renvoie au sucré,

<sup>9</sup> Voir le livre au titre éponyme de Jean-François Lyotard.

<sup>10</sup> Soit les trois textes écrits entre 1910 et 1918 que Freud voulut toujours réunir.

et peut-être à la mère comme dans pas mal de langages du monde). Ce noyau de dépendance en amont du sexuel (un amont peut-être toujours déjà intriqué) topologise le monde japonais en deux sphères concentriques autour de lui : le glacial *girî* du lien social objectif et le nuageux *ninjo* qui est le surgissement d'un peu d'*amae* au sein d'une relation froide inter-personnelle. Bien peu de snobisme dans tout cela. Le Japon est cette civilisation où la dépendance coexiste avec le vieux concept de *Kôiteki chokhan* inventé par le philosophe Nishida<sup>11</sup>, littéralement : l'acte qui se figure dans l'acte même. On l'a traduit à tort par intuition active, soit le contraire. Nishida lui-même a pris la précaution de le traduire en allemand, tantôt par *tatanschauung*, tantôt par *handlungemässe Anschzuung*. Le philosophe Hisayasu Nakagawa qui est francophone a suggéré le mot "intuition-acte".

On a traduit *amae* par indulgence. Mais Doï Takeo a ce style que le mot indulgence a reçu de lui comme une nouvelle entrée, et a permis que nous parlions un peu japonais ce matin.

Viser Traduire

Merci. 有難う/有り難う

François Ardeven

Note sur une note du texte ; cet avant-propos est un texte aussi un peu désabusé sans doute sur l'expulsion. Voici ce qu'écrit Lacan : ..."*Car c'est le discours du psychanalyste, lequel ne m'a pas entendu pour être dans la place. Mais ça ne veut pas dire que les psychanalystes le savent. On n'entend pas le discours dont on est soi-même l'effet. Note marginale : Ça se peut quand même. Mais alors on se fait expulser par ce qui fait corps de ce discours. Ça m'est donc arrivé.*"

<sup>11</sup> Sur le philosophe Nishida, qui est à proprement parler le premier philosophe de l'ère Meiji (1768), on pourra se rapporter au livre de Hisayasu Nakagawa, *Introduction à la culture japonaise* (Ed. PUF, Paris 2005)